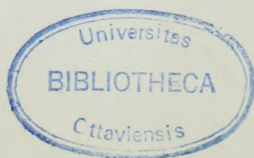

U d'/of OTTAWA
39003003353892


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

à M[illegible]

en cordial souvenir

Louvigné du Dézert

Le Carquois

*Il a été tiré de cet ouvrage
cinquante exemplaires sur papier à la forme
numérotés de 1 à 50 et paraphés.*

Le Carquois

du Sieur

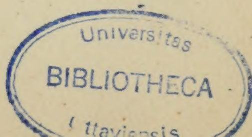
Louvigné du Dézert,

Rouennois,

d'après les fragments d'un Manuscrit inédit,
et précédé d'une Vie de l'Auteur
par son Fils;
avec un Avant-Propos
et des Notes
par

Fernand FLEURET.

A LONDRES
CHEZ KATIE KINGS
47, Bedford Street (Strand)
MCMXII



AVANT-PROPOS

Si M. Henri Renoult, descendant des Louvigné du Dézert, ne s'était aimablement décidé à nous confier le petit ouvrage inédit que nous présentons au public, son auteur serait encore inconnu (1).

Le sieur Louvigné du Dézert n'a pas, en effet, laissé de traces dans l'histoire littéraire ; les *Cabinets* et autres recueils satiriques n'ont point accueilli ses productions ; des écrivains fort renseignés comme Colletet et l'abbé Goujet ne l'ont pas même mentionné, et l'érudit bibliographe qu'est M. Ad. van Bever, ne l'a jamais

(1) Ce manuscrit *in-8 jésus* est composé de 150 pages numérotées, reliées entre elles par un cordon de soie jaune et couvertes d'une écriture calligraphiée. Il porte pour titre : *Le Carquois du Sieur Louvigné du Dézert*, *Roüennais*. A en juger autant par la pagination que par le nombre des déchirures, 25 feuillets en ont été détachés. Aucune des pièces restantes n'est incomplète. (Faut-il croire que les suppressions furent motivées par des pièces trop libres, ou trop blasphématoires ?) Trois feuillets ont été ajoutés au manuscrit ; ils contiennent la notice de Louvigné fils. L'écriture en est tremblée, maladroite et fort difficile à

rencontré au cours de ses recherches. Nous n'en saurions pas davantage sur sa vie que nous n'en savons sur Papillon de Lasphrise ou le sieur Auvray, par exemple, si son fils ne s'était avisé de la raconter succintement en marge du *Carquois*. Grâce à sa petite notice, nous pouvons dire que du Dézert appartient à cette rude famille de capitaines qui a donné aux lettres des œuvres libres et bourrues. Faut-il rappeler Agrippa d'Aubigné, Lasphrise, Claude de Trellon, Lortigues, Montgaillard et Sigogne (2)? Certes, Louvigné ne possède ni le génie amer, ni le style, ni l'importance, enfin, du premier, et s'il n'a pas les trouvailles de Sigogne, il n'en a pas, non plus, la langue constamment ordurière, la monotonie et l'insensibilité poétique.

déchiffrer. Enfin, la première page, sorte de page de garde immédiatement après le titre, a été utilisée à des comptes. On y lit, au-dessus de colonnes d'additions : *Mémoire de mons. Desiré Pesnel, le père, ann. 1720. — Divers. — Reçu de.....* (ILLISIBLE). — *Vente du 6e de janvier 1723. — 3 paires de bas de soye et deux boucles de vermeil, avec une perruque, et divers, plus deux pierres fines. — Despense que j'ay faite pour mon voïage.* — Le tout est tracé à la sanguine, au recto et au verso, et, détail amusant, l'une des additions est fausse.

(2) Voir notre édition des SATYRES DU SIEUR DE SIGOGNE. Paris, Sansot, 1911.

Louvigné du Dézert est le plus audacieux des *libertins*. Dans toute l'Histoire, nous ne voyons que Piron, — le Piron de l'*Ode à Priape*, — qui ait fait danser à l'impiété et à la passion une aussi fougueuse bacchanale. Encore le prudent Piron n'a-t-il souillé que les dieux de la Fable. L'exemple serait mieux choisi du Cardinal de Bernis, à qui le Marquis de Sade, dans ses *Journées de Sodome*, attribue une parodie monstrueuse de la pièce célèbre. Toute bornée à la profanation et à la licence qu'elle paraisse, l'œuvre de Louvigné n'en contient pas moins assez de vers frais et gracieux pour laisser deviner un poète de la veine de Théophile et de Tristan. C'est un poète, certainement, que nous auraient révélé les *Amours*, recueil cité par le fils, et que M. Henri Renoult n'a pu retrouver dans ses papiers de famille, pas plus, d'ailleurs, que la comédie du *Mécontent*.

On s'étonnera sans doute avec nous qu'un homme aussi amoureux de renommée, et aussi mélancolique de ne l'avoir point conquise, n'ait pas fait paraître ces deux dernières œuvres. Quant au *Carquois*, ceux qui sont au courant des persécutions exercées contre les *libertins*, com-

prendront la négligence de son auteur à le confier aux presses. Hélas! les « *lauriers d'Apollon* » tant espérés, n'ont pas couronné Du Dézert, et son nom « *ne nargue point le Trespas, dans les jeunes mémoires* ». Dans cette réunion de pièces écrites à diverses époques, on observe les modifications apportées par l'âge à la sensibilité du poète, et cet exemple, peut-être unique au cours d'un seul ouvrage, n'est pas le moindre intérêt du livre. Cependant, si la langue s'y transforme selon les lois du temps, si le métier prosodique y acquiert, presque de poème à poème, plus d'élégance et de sûreté, il est curieux que le *Carquois* conserve encore une certaine unité.

C'est, du moins, l'idée que l'on se fait de l'œuvre mutilée. œuvre dont les copies que Louvigné fils laissa prendre à ses frères sont probablement perdues à jamais.

Mais n'analysons pas davantage ce livre uniquement destiné à quelques bibliophiles avertis. D'ailleurs, l'esprit du sieur Louvigné du Dézert se résume en un vers de Des Barreaux qui eût pu briller en épigraphe sous le faux-titre :

Tartara non metuens, non assectatus Olympum.

Et, pour finir, remercions de son obligeance

M. Henri Renoult, le sportsman bien connu, le dilettante aimé des poètes et des artistes.

F. F.

Paris, 1910.

Notice de Louvigné fils

Mon père, qui escrivit ces ouvrages, se nommoit Annibal. Il nasquit à Roüen en 1574, d'une famille originaire des environs de Rennes, laquelle famille, sans estre noble, possédoit quelque bien. Mon grand-père, César-Auguste, estoit inscript au barreau de Roüen. Il avoit espousé une demoiselle de basse-Normandie, Magdelaine Lecatelier. En 1589, mon père, qui estoit avec sa famille au Pollet où nous avions propriété terrienne, désira s'attacher à M. de Chastillon, qui logeoit chez les nostres avec quelques gendarmes. Quoique l'on fist alors flesche de tout bois, M. de Chastillon se soucioit peu d'un blanc-bec qui sembloit n'agir que par coup de teste, qui n'avoit tenu espée de sa vie, et qui montoit comme un valet de ferme; cependant, les supplications du jeune homme et le consentement de mon grand-père parvinrent à le fleschir. Mon père obtint donc un équipage de fortune, et nostre maison fournit un cheval de labeur, si puissant et si large que son cavalier s'y tenoit comme assis. Quelques jours après, M. de Mayenne attaquoit sans succès le Pollet et le Chasteau d'Arques, bien que la Fortune faillit abandonner les partisans du Roy à l'affaire de la Maladrerie. Le nouveau page se trouva au nombre des gens de Chastillon, qui accourus du Pollet, jettèrent les lansquenets de Mayenne dans les fossés et décidèrent de la victoire.

Mon père racontoit souvent qu'ignorant l'art de porter une pointe, il tailloit de toutes ses forces à droite et à gauche, au risque de désarçonner, et qu'il ne deust qu'au désarroy de l'infanterie ligueuse et à la rapidité de l'action de n'avoir rencontré d'adversaire qui songeast à lui résister : autrement, c'en eust esté de luy.

Le Béarnois, fort de vingt mille hommes venus des divers points de la France, de quatre mille Anglois débarqués le 29[e] septembre à Dieppe, et de treize cents montagnards d'Escosse équipés à l'antique, et menés par des musettes, tomba, le 30[e] octobre, sur les faux-bourgs de Paris.

En un mois, au sortir de ses enfances, mon père avoit assisté à toutes les horreurs qu'un homme peut veoir; et les trois journées de pillage accordées aux trouppes royales le comblèrent de toutes les félicités qu'un homme peut désirer. On ne laissera pas de se rendre compte de l'influence que put avoir, et dans ces conditions, le mestier militaire sur un tempérament qui faisoit espérer d'estre fougueux. C'est ainsi qu'après la campagne, le jeune homme, qui tenoit garnison à Paris, courut les cabarets où s'enivroient les libertins de marque ; la fréquentation de ces messieurs, qui rimoient presque tous, et dont la pluspart eurent quelque vogue en leur tems, l'incita à s'essayer au mestier poëtique, et M. Mottin, qui le prit en affection, voulut bien le conseiller. Mon père parloit souvent de M. Rénier (*sic*), avec qui il eust maintes fois l'occasion de festoyer, lequel, d'ailleurs, il imita dans une satyre assez heureuse. Au demeurant, quelques auteurs, à qui j'eus l'advantage de montrer les présents escrits, ont tous déplorés (*sic*) ces fréquentations où

la pureté du langage et l'élévation de l'esprit n'estoient guère de mode. Cela devoit avoir pour conséquence que mon père ne put jamais s'accoustumer par la suite au parler relevé de l'école de M. de Malherbe; et le jargon populaire, les tournures antiques ont déparé jusqu'aux productions de sa vieillesse. Ce ton démodé feroit que les AMOURS et le CARQUOIS, s'ils devoient estre imprimés, n'intéresseroient que les curieux, et peut-estre aussi les jeunes gens, qui ayment les gaillardises et le blasphesme.

Capitaine en 1617, et desjà couvert de blessures, mon père prit part aux expéditions sous le gouvernement de M. de Luynes; et, en 1620, après la *drôlerie* des Ponts-de-Cé, profita d'une convalescence pour espouser, à Roüen, une demoiselle Marie Dupuis, fille d'un advocat à la Cour. C'estoit une liaison assez ancienne, puisque mon père lui avoit dédié les AMOURS, où elle portoit le nom de *Corine*, lequel nom il lui donnoit encore dans l'intimité, et qu'il se laissoit aller à dire devant nous.

Ce mariage, desjà consacré par les Muses et l'Amour, pour parler selon les Poëtes, n'estoit point présidé par Plutus. Mon père avoit dissipé les biens qui lui estoient revenus, à l'exception toutesfois, de la maigre terre du Pollet, qui ne tentoit personne. C'est là qu'il devoit se retirer quelques années plus tard, vers l'age de cinquante-cinq ans, amputé de la jambe droite et privé de pension. Il s'en plaignoit amèrement, mais sans faire rien d'utile pour l'obtenir, couvrant le Roy et les Chefs de sarcasmes, et affectant dans son païs une irréligiosité agressive et imprudente.

C'estoit pourtant un homme fort doux et de com-

merce agréable, mais doüé d'un esprit critique si prononcé qu'il ne pouvoit s'empescher de faire la satyre de tout le monde; avec cela si pointilleux sur le chapitre de l'amitié, que ce n'estoit point chose facile que de ne point encourir sa rancune. Il eust fait bonne figure à la Cour, et eust acquis quelque renom dans les Lettres, s'il avoit su se plier et soigner sa réputation. Mais il manquoit d'ambition, estoit tout d'une pièce, avoit le mot trop prompt et le visage souvent fermé. Ce dernier défaut n'estoit ni de la froideur, ni de la paresse d'esprit, car il montroit de l'attachement, possédoit une grande lucidité et une perception rapide; celà provenoit d'une mélancolie incurable, qui, le suivant en tous lieux, l'accabloit de mauvaise humeur et de lassitude. Il aimoit les femmes et leur plaisoit, quand il abandonnoit cet air renfrogné qui passoit pour de la hauteur et n'estoit que de l'ennuy. Quoiqu'il eust eu de longues et nombreuses liaisons, qu'il parlast souvent du Sexe et que le Sexe le traitast plutost bien, il paraissoit n'avoir jamais éprouvé de violent amour. Il disoit n'aymer les femmes que dans leur lit et ajoutoit tout crûment que leur véritable place estoit au B... On ne laissoit pas d'estre estonné de ce mélange d'afféterie et de brutalité, que je n'ay guères rencontré qu'en luy. Il montra tousjours beaucoup d'affection et de respect pour sa femme, bien qu'il y ait dans les AMOURS plus d'esprit que de passion. En fin de compte, c'estoit un vray poëte, toujours inquiet et subjet à des resveries, incapable de gérer ses affaires, souffrant d'on ne sçavoit quoy, allant aux extresmes, et faisant aussi peu de cas des emplois et des gens en place que les Grands en

font de la Poësie. Il y a cependant de l'exagération dans son *manteau de philosophe anticque*, car il estoit pauvre avec deux mille livres que lui rapportoient la ferme du Pollet et le bien de sa femme. C'est peu (et encore n'a-t-il laissé que des debtes), mais enfin, avec deux mille livres, l'on raccommode son manteau. Il mourut, en 1650, d'une blessure qui s'estoit rouverte et où se mit la gangrène, car on estoit en esté. Avant de passer, il fist promettre au prestre que l'on régalleroit les porteurs et qu'il leur seroit donné à chascun un escu pour continuer la feste jusqu'au lendemain; toutes fois, à l'exception de l'escu, il n'en fut rien fait par respect pour nostre mère et la Religion Chrestienne.

J'ay permis à mes deux frères de prendre copie de ces manuscrits, et désire que l'original, sur lequel j'escris ceste notice, devienne. après moy, la propriété de mon petit-fils Renoult. J'espère que l'on ne se trompera pas sur la valleur de ces ouvrages au point de les faire imprimer. Ils ont tellement vieilli qu'ils susciteroient la dérision, si certains Poëmes gaillards et anti-religieux ne risquoient de faire encourir des chastimens sévères à ceux qui se chargeroient de les rendre publics.

Il est d'ailleurs fort heureux que mon père n'ait pu le faire de son vivant : l'exemple de l'infortuné Théophile l'en a sans doute retenu.

« Toutefois n'allez pas goguenard dangereux.
Faire Dieu le sujet d'un athéïsme affreux.
A la fin tous les jeux que l'athéïsme élève
Conduisent tristement le plaisant à la Grève. »

Ces vers sont de M. Despréaux, qui est un esprit prudent et fort judicieux. Quant à la comédie du MÉCONTENT, pour en revenir à mon père, l'on a fait beaucoup mieux depuis.

J'ay pris la peine de donner ces quelques explications autant par piété filiale que pour signaler ces recueils à mes descendants ; je leur commande donc de respecter ce souvenir, quelles que soient leurs opinions en matière de RELIGION, de BELLES-LETTRES ou de MORALE. Il est facile de ne point lire des ouvrages sur lesquels on est prévenu ; et la destruction d'un escrit a tousjours esté le fait de l'ignorance ou de la bassesse.

Que ceux qui liront cecy pardonnent au fils d'un Poëte d'escrire de travers. Les quelques dons que je tiens de MERCURE ne sont pas ceux de l'ELOQUENCE, dont mes parents naguères furent comblés ; et je ne suis pas assez seur de moi pour finir par une belle sentence latine, comme on en grave sur les monuments de ce tems dans le but d'en imposer au vulgaire.

LOUVIGNÉ ainsné, Roüen 1676.

Le Carquois

du Sieur Louvigné du Dézert

SONNET AU LECTEUR

Avoir servy le Roy dès qu'on fut jouvenceau,
Et se veoir par son Fils (1) morguer en domesticque,
Estre plus tailladé qu'un billot de bouticque,
Et n'obtenir pour prix qu'un coup sur le muzeau ; (2)

Avoir, comme un Tristan, la flame poëticque,
Et ne rendre autre esclat qu'un feu soubs le boisseau;
Estre amoureux de gloire, et mourir en mézeau (3),
Roulé dans un manteau de philosophe anticque;

Avoir chanté Phillis, qui n'estoit que Catin,
N'avoir que récipés, en guyse de buttin,
Et, soldat valureux, qu'une jambe de fresne :

Lecteur, tel est mon lot, ouy, tels sont les profits
D'un qui fut à la fois Poette et Capitaine,
— Ha ! ha ! foutre des Dieux, et foutre de Louÿs !

(1) Louis XIII.
(2) Allusion à sa pension qui ne lui fut pas payée.
(3) Lépreux.

Satyre

SATYRE

Damon, je n'en puis plus! Damon, le cœur me fault!
Damon, le poil m'en dresse en barbe d'artichault!
Et, tel un bœuf ployant souz le fer qui l'immole,
Je sens que mes genoux se résolvent en colle;
Puis, soubdain je m'agite et m'arreste soubdain,
Comme un poupart de bois que montre un balladin!
Ce n'est point qu'un ami me jalouse ou diffame,
Ny que l'on m'ait féru d'un poinçon d'épigramme,
Ny que la Chaude-Pisse, en mon cas tout tordu,
Verse du feu grégeoys avec du plomb fondu :
L'Épigramme, Damon, n'est qu'une bagatelle ;
Et si, foulon de Vire à la verde tonnelle,
Basselin récoltoit quelques bignes au front,
Il beuvoit du meilleur et n'en laissoit au fond.
De mesme, un bon soudart, quand Vénus le maltraitte,
Dans un connin nouveau va panser sa braguette.
Heu! Je me sens paslir! Heu! je vomirois bien!
Heu heu! que le cancer, le mal Italien,
Dévorent en trois jours le cu de ceste vieille!...
Mais tu tiens mon secret par le bout de l'aureille;

Ma honte le cachoit, mon ire le trahist :
Or', escoute, Damon, ce phantasque récit.
Je m'allois promenant dessus le Pont-au-Change (1),
En resvant d'un sonnet, où la Seine et le Gange
J'eusse, au dernier tercet, avecq art opposéz,
La barbiche en désordre et les yeux renverséz,
Rhytmant sur mes dix dois, apprentif inhabille,
Je treuvis ceste pointe et me creu Théophile :
L'un roule un or occulte en son lict fastueux,
L'autre dessus un pont l'estalle à tous les yeux...
« Ha ! que ces vers sont beaux ! que leur forme est parfaite
D'ailleurs rien qu'à vous veoir, l'on devine un poëte,
N'eussiez-vous, sans parler, tapoté sur vos dois !
Monsieur, je m'y cognois, mon père, un Vendosmoys,
De celuy de Ronsard, jadis, fut pédagogue...
Mais de quoy parliez-vous? »
Damon, un Astrologue,
Un Fakyr, un Sorcier, un Bélystre, un Quaymand,
Moins ridés sont encor', j'en fay le jurement,
Que le monstre en jupons, d'où sort ceste harangue !
Ains, mon orgueil flatté, je retreuve la langue,
Je voy dans ce vieux œil un esclat enchanteur,
Et, tirant mon chapeau : « Madame, serviteur !... »
De galimathias mon discours j'entortille,
Cuydant que de Ronsard je contemple une fille.

(1) Le Pont au Change était bordé d'un côté par 50 forges d'orfèvres, et de l'autre par 54 boutiques de changeurs.

Damon, mesprise moi ! je louë sa beauté.
Et, bientost, par l'orgueil et l'amour emporté,
Je baisotte son gant, qui semble un sac de quilles.
« Fy ! le petit coquin ! le diseur de vétilles !
Allons, venez chez moy, je prise les autheurs ;
Je respons d'un libraire et vingt littérateurs ;
Ils vous protégeront, ou vous feront cognoistre,
Et le Laurier du Pinde attire le bien-estre... » (1).
Enchanté, je la suis, je dy mon petit nom,
L'on croyoit que c'estoit Attys ou Céladon...
Pour comble de soulas, j'ay la jambe bien faite,
Jusques à mes souliés, tout dict que suis poëte :
Mais l'on rebouchera ces grands mastins de troux !...
Bref, d'un hostel chancy, vray perchoyr de hiboux,
(De sa première dent, maison contemporaine),
Elle crochette l'huis, qui s'entr'ouvre avecq' peine.
Tout l'hostel en gémit, ainsi qu'un moribon
Que la cloche, avant l'heure, enterre en faux-bourdon,
Et, clavecin rompu dont il manque des touches,
Lamente l'escayer à fendre l'âme aux souches ;
De sa corde, le chanvre est si vieil et si gras,
Qu'il servist, pour le moins, à suspendre Judas !
En fin, telle une larve en ceste ombre appostée,
Le Desgoust vient saisir ma gorge contractée.
Je veux fuyr, on m'entraisne, et, poussé par le dos,
Le chef rentré de peur comme les escargots,

(1) Du moins, le laurier passait pour préserver de la foudre...

Je pasme en un fauteuil, dans le fonds d'une chambre.
« Voyre, voyre, c'est mon ! Sommes-nous en décembre
Que vous tremblez ainsi ! Vous feroy-je du feu ? »
— « Non, ces degrez sont durs, je m'essouffle de peu. »
— « J'ay de la tériacle et de l'Eau de mélisse...
Ardez ! ce cher enfant, faut qu'on vous le guarrisse !
Ha, tous ces grands talens font fy de la santé ! »
Moy, je feinds des vapeurs d'homme débilité,
N'osant plus contempler ceste vétuste ymage.
Cependant l'on m'entonne un furieux breuvage
Et j'oy dans mon gousset des escuzs trébuscher.
« Laissez faire, c'est mon ! n'allez point vous fascher!
Ce sont légers cadeaux pour vostre tirelire... »
(Je risque un petit œil et grimace un sourire...)
Dieux ! que la Vanité nous aveugle aysément,
Le plus hideux flatteur est un object charmant,
Et nous lui procurons le blanc dont il se farde !
Doncq', mon œil désillé dissèque la gaillarde :
De ses faux cheveux blonds sort un petit groïn,
Comme celuy d'un rat d'une botte de foin ;
Sa paupière est un pli cacheté par la cire,
Son nez, robin de bois, et sa bouche, un vampire
Avecq'une broussaille en sourcy de forban ;
Son crotesque menton, qui va se recourbant,
Nourrit une verrue en forme de groseille.
Bref, son corps desseiché, noueux comme une treille,
Brisé sur le genou ne suffiroit au feu

D'un Ladre de Bretagne ou d'un Fesse-Mathieu.
La chambre est un ramas püant de vieilles hardes,
Que jonchent des flocons, tels qu'en pignent les cardes.
En un plat se repaist, ainsi qu'un hérisson,
Une brosse à cheveux qu'accompaigne un chausson;
Chaires (1) et tabouretz, vieillis dans le service,
Ressemblent des boisteux dans un préault d'hospice.
Et, du ciel d'une couche, où dorment chiens et chats.
Un perrocquet déteint laisse cheoir des crachats,
Jurant de par le diable, en argot du Mexique.
  « Venez-cy, Dariole (2), Amadys, Lancelot,
Et vous, Qualpopoca (3), mon joli papegault,
Et vous, Theredimas, Hylactor et Dorcée (4)!... »
  De ceste autre Gournay, au Vice fiancée (5),
Je flatte les amans qui fleurent le renart.
Ores que l'un je prend et dorlotte en mignard,
Sa maistresse, sur moy, l'agace et le chatoüille.
Soubdain, sa main s'esgare et m'empoigne une coüille.
« Anda! fy-je, tout doux! ce n'est mufle de chien! »
Mais, l'élixir aydant et la main qui le tien,
Mon vit de vingt-six ans éjacule un déluge.
La bouche elle me boyt comme une huistre qu'on gruge

(1) Chaises.
(2) Nom de la confidente d'Elisenne, dans Amadis.
(3) Général de Montézuma.
(4) Chiens d'Actéon.
(5) Mlle de Gournay, fille adoptive de Montaigne, célèbre pour sa laideur, sa pédanterie et son amour des chats.

Puis, me laissant souffler, se recule un petit,
Se desvest, et revient me mettre en appestit.
Tel un seïde noir du Vieil Ismaëlite (1),
Quand sa raison combat le philtre qui l'agite,
Tel tu me voy, Damon, voulant, ne voulant pas,
Pour finir, en vaincu, dessus un matelas!
Ouy! je cède au boucon (2) d'une faulce mélisse,
Mais mon esprit confus, Damon, n'est point complice,
Et la roideur du vit m'est une trahïson!
Au moins, change en encens ceste aspre exhalaison,
Vénus! et je consens de faire bon visage;
Je tasteray du plat, s'il n'est plus de fromage,
Si les bords en sont nets, encores qu'esbreschéz!...
Voy-luy sur l'estomach ces bissacs accrochéz,
Ce ventre brinballant comme un fanon de vache,
Ce grand fendart tigneux, qui perdist sa moustache,
Ce nombry qui ressort en conque d'escargot,
Ces jambes et ces bras, triéz dans un fagot,
Et ceste noix d'antan, qu'on fendist pour sa fesse!...

« Or ça! Or ça! Or ça! (Et je hume une vesce,
Qui bonjoure mon néz en « comment-allez-vous »),
Viendrez-vous prendre place entre mes deux genous?
Là, là, qu'il est mignon, mon petit adversaire!... »

(1) Le Vieux de la Montagne. Allusion à la folie criminelle de ses adeptes, provoquée, dit-on, par le haschich.
(2) Poison.

(Damon, laisse-moy boyre une cruche d'eau claire !)

Je la monte à regret, cavalier convaincu
Qu'on le maine à la mort et qu'il est jà vaincu,
Et ses jambes et bras, en pattes d'arignée,
Me happent, moucheron promis à la saignée.
Mais, tandis elle va, le corps en raccourcy,
Tentant d'ymaginer, pour chasser mon soucy,
Que je tiens dans mes bras la Royne de Cythère,
Je croy, qu'incestueux, j'accolle ma grand'mère.
Comble de marisson, esveilléz en sursault,
Puces et morpïons me grimpent à l'assault !
Bran ! J'avalle un chicot en guyse de pistache !
A son grand casse-noix j'enmorve ma moustache,
Et, tombant en Charybde, où naufrage mon né,
Je treuve dans l'aureille un pot de raisiné ;
Bref, l'aisselle pelue, où je gare ma trongne,
Est un ravin profond qu'empeste une charongne !
« Dea ! fils de putain ! Je meurs ! Confession !
Ha, Dieux ! Ha, foutre ! Ah, chien ! Ha ! que de passion !
Heu heu ! hon, hon ! hou hou ! tu le fay mieux qu'un aze ! »
Moy, je pasme, à mon tour, et mouille son vieux vase,
Plus esgueulé qu'un pot qui gist abandonné,
Puis, bedeau tout rompu d'avoir carillonné,
Je te lasche un grand « *ouf !* » de la Quinquagésime !... (1)

(1) Il s'agit ici de la Pentecôte, fête carillonnée, que l'on nommait autrefois *Quinquagésime Pascale.*

Quand je croy tout fini, son désir se ranime,
Et, jà taris de pleurs, je descouvre ses yeux,
Roüans (1), démesurés, ainsi que des moyeux.
Je veux fuyr du giron de l'infasme sorcière,
Mais, au col embrassé, je retombe en errière,
Ce pendant qu'elle entonne un deuxiesme couplet,
En chevauchant mon vit comme un manche à balet.
 Au beau milieu, soubdain, de la forcenerie,
Esclatte en grand hutin une criaillerie
De papegai plumé, d'espagneuls et de chats
Dansans les matassins par mistes (2) entrechats.
Leur maistresse, à ce coup, de frayeur désarçonne,
Et, meslant ses « *Ah! Ah!* » à leur plainte bouffonne,
Tel un autre animal, dans l'aresne bondit.
Aussy fay-je, Damon, de cest horrible lict,
Et, laissant mon chapeau, mon espée et ma canne,
J'enfile le degré, Thésé' sans Ariane.....
O Dieux! derrière moy court ce monstre allouvi!
Jusques sur le pavé, me croyant poursuivy,
Je vas comme un mastin, comme un traict d'arbaleste,
Je galoppe en larron, sans destourner la teste,
Et butte un Quinze-vingt qui pousse les hauts-crys.
Craignant que le gaillard n'ameute tout Paris,
Je le remets sur piés et vous le réconforte :
« Tiens, prens ces trois escuz, que le diable t'emporte! »

(1) Tournant.
(2) Vifs, rapides; dans cette acception, a signifié aussi : élégant.

« La Vierge vous les rende, et le Bon-Dieu vous gard. »
Escorté d'un laquais à mine de pendart,
D'un crieur d'almanachs, d'une fille publique,
Il va dans un bouchon faire le magnifique
Et mener grand soulas avecq'l'or de mon mal.
  Mon sonnet de tantost cédant à Martial,
Je me vange à plaisir sur la langue latine :
Puis, jurant d'esgaller l'autheur de Célestine (1),
Je rentre en mon grenier, d'où je t'escripts cecy,
L'estomach à l'envers et le sens obscurcy.

(1) Pièce du théâtre espagnol, par Fernando de Rojas. La Célestine est le type de la vieille maquerelle astucieuse et dissolue.

STANCES A CORALTE

Courtisane, qui avoit traitté l'autheur de « facquin de Poëtte »

En vous aymant, c'est vray, je ne fus qu'un facquin :
J'eusse peû mieux choisir en esprit et lignage ;
Ou, plustost, me trompant, CORALTE, d'un estage,
Pour l'Arioste veoir, je fus chez l'Arettin.

Certes, si j'eusse esté quelque bon proxenette,
Les genoux grands ouverts accueilli vous m'auriez,
Et peut-estre aujourd'huy serions nous mariéz :
Hélas ! ce n'estoit rien qu'un *facquin de poëtte* !

Mais vous, vous n'estes rien que putte à grands collets,
Et ne serez jamais, CORALTE, qu'une putte ;
Vos ans s'achesveront sous quelque infasme hutte
Où vous desgousterez les boucs et les vallets.

Car un jour, ce beau front, ces cuysses, ce corsage,
Rideront à gros plis comme les vieux souliés,
Et si, coquette encor, vostre aage vous celiez,
Il vous faudroit aussi cacher vostre visage.

Sans amans, sans argent, sans parens, sans amys,
La hotte sur le dos, lourde comme la honte,
Vous qui régnez icy en fille d'Amathonte,
Retournerez à pié dans votre ancien païs.

Là, mesnerez ès champs et le dindon et l'ouë,
Vous mangerez de pain, de chastaigne et d'ongnon,
Et le barbet galleux qu'aurez pour compagnon
Aymera mieux lescher son cu que vostre jouë.

Comme un enfant s'amuse à cingler un toton,
Le vent vous virera ainsi qu'une toupie,
Et vous en lascherez de l'urine crouppie
Avec cent pets chargéz de crottes de mouton.

Et vous enhanerez, ouy-dà, vieille salouppe,
Tout le jour, par guérets, par sentes et par vaux,
Affin qu'aux chiens mastins, aux verrats et aux veaux,
On vous laisse, le soir, disputer vostre souppe.

Quand direz, à mi-voix comme au *De Profundis*,
Qu'autrefois mille amours vous eustes en partage,
On gaussera de vous : Quoy, mentir à vostre aage ?
Ou bien : Vous récitez le romman d'Amadis !

Bref, hüée, et chassée à coups de Sarbagane,
Vous irez tristement sur le feurre dormir ;

Et le naveau servant à vous faire gémir
Pourrira, la nuict mesme, au fond de votre organe.

Là, la bouche püante et le mufle morveux,
Resverez en ronflant, de cirons dévorée,
Que sur un lict profond vous êtes adorée,
Ou qu'un galant féru comble vos moindre vœux.

En fin, vous mendîrez, vous de qui l'on mendie
Un regard, un souris, un gant, ou un mouchoir;
Mais qui dans vostre main le cuivre fera cheoir,
Croira qu'il vient, morbleu! d'obliger *Canidie*.

CORALTE, le Hasard est le bouffon des Dieux :
Par luy, cest homme là, mis sur vostre passage,
Sera peut-estre moy, qui reçoy vostre outrage,
Et qu'un Prince aura faict alors pécunïeux....

Je voudrois qu'en ce tems vous peûssiez recognoistre
Ce *facquin* qu'aujourd'huy vous traittez de si haut,
CORALTE qui serez servante d'un pourceau,
Qui tirerez les veaux pour les aider à naistre!

Des lauriers d'APOLLON Du Dézert couronné,
Narguera le Trespas dans les jeunes mémoires,
Et je souhaiterois que quatre génitoires
Se souvinssent pour vous d'avoir carrillonné...

Allez donc au Bordel vous mocquer des poëtes,
CORALTE, qui vendez vos infasmes amours,
Et qui accoleriez les Cinges et les Ours
Si des bourses d'argent pendoient au cou des Bestes !

SONNET

Guillot (1), tien ceste chesvre à la corne dorée,
Semblable à celle-là (2) du Païs Idéen,
Qui se laissoit téter par le petit Juppin,
Aux chants du Corybante et des Prestres de Rhée.

Tien-là, mon Guillot, tien, que j'en treuve l'entrée,
Et que je n'aille pas, hurté d'un front belin,
Avecq' la couille à l'air, le pénil et l'engin,
Culebutter parmy ces plans de chicorée.

Hé! tien doncq, mon Guillot! je me trompe d'endroit!
Ce n'est pas que mon vit souffre d'estre à l'estroit,
Luy qui préfère tant n'estre pas à son ayse;

Mais j'ay juré les Dieux, moy, poëte païen,
(Morbieu! tien-là, Guillot, il faut que je la baise!)
De n'avoir d'autre fils qu'un satyre boucquin!

(1) Nom rustique, dans les églogues françaises.
(2) Amalthée.

LA RODOMONTADE

(*Sonnet*)

A tes combats, Amour, ma valleur s'humilie :
Il luy faut les fureurs de Bellone et de Mars,
Et j'ayme mieux ronfler sur un lict d'estendars
Qu'enfoutrer les drappeaulx de ta couche salie !

Veoir de cent escadrons la campagne remplie
Quand pette le canon comme quatre soudars,
Et frapper à deux mains comme les Jacquemars,
Grinçant de male-rage ainsi qu'une poulie ;

Chier dans ses cuissards sans quitter de cheval,
Bondir de cy, de là, en amont, en aval,
Invulnérable au fer comme le cocodrille,

Puis l'ennemy défaict, soy-mesme encor dispos,
Intrépide à la course aussi bien qu'un Achille,
Enculler les fuyards qui vous tournent le dos !

BLESQUIN

Fanandel qu'itres-tu :
Quand peaussois dans la frétille,
Est-ce qu'un rapatu
T'a grippé l'atille ?
Quoy, tu courbes la comblette
Comme si tézis filois
En une lunette
Une fargue de prouais ?
Eschec à bezarder,
Te faut gimberter.

Rive le bis à la mille.
Rive le gibre au bilou,
Rive au bigard,
Rive au bilou,
Rive le billouard !

Sus, dresse le chouart,
Et, le ruffle à la poussante,
Deffargue comme auzard.
Batoche en cassante.
Graffe, graffe le mouzu,
Foigne, foigne, foigne, foigne!
Si sans herpelu :
Fous-luy la jaffe en la troigne!
Eschec à bezarder,
Te faut gimberter.

Rive le bis à la mille,
Rive le gibre au bilou,
Rive au bigard,
Rive au bilou,
Rive le billouard!

Dans le prouas que meus,
La magnuce met la sonde.
Lanscaille au coin du creux,
De poûr de la bonde;
Puis yssant, en bon arquin,
De l'empave à rupiole,
Tu prens ton marquin,
Et que le Guelier t'entrolle!
Eschec à bezarder,
Te faut gimberter.

Rive le bis à la mille.
Rive le gibre au bilou.
Rive au bigard,
Rive au bilou,
Rive le billouard !

STANCES A LA LOUANGE D'ÉGLÉ

Fille Sale

En caressant cest Instrument
Qui créa Thèbes sans ciment,
Je flaire, au doigt qui le tracasse,
Eglé, ta chère infection,
Et jure de chanter ta Crasse,
Sur le divin luth d'Amphion!

Eglé, sois louée à toujours,
Pour tes genous, qui des labours
Ont conservé la terre amée!
Recognoist-on pas, à les veoir,
Que tu prias sous la ramée,
Courbée à l'Angelus du soir?

Eglé, qui veillas au chaudron,
Tes petits pieds de Cucendron
La cheminée ont ramonée;
Et l'ombre fidelle à tes pas
Est une trace encharbonnée
Qui te suivra jusqu'au Trespas.

Si ton « coquin » sent le poisson,
C'est qu'un jour, cueillant le cresson,
Eglé, tu cheus dans la fontaine :
L'espinoche prist pour son nid
La touffe adorable de l'aisne
Et s'y tinst en catimini.

Eglé, ton nombry est si noir
Qu'il sembleroit un esteignoir
S'il n'estoit centre d'une cible ;
L'Infant au petit arc Turquois
Y descoche un dard infaillible
Et menage ainsy son carquois.

Eglé, tes tétins enfuméz,
Ce sont deux gros boulets raméz
Que le Boisteux fist dans sa forge,
Si bien que le Fils de Junon
Voudroit reposer sur ta gorge,
Luy qui dort auprès d'un canon.

Un distique forment tes bras,
Églé, sur la page des draps
Escrit à l'ancre de la Chine ;
Et l'aisselle de chacun d'eux
Ryme bien avec sa cousine,
Pour le nez comme pour les yeux.

Eglé, tes cheveux sentent fort
La feuille-morte et le bois-mort
Alors que ta main les délie ;
Tout l'Automne, amer et déclos,
Au vent nocturne s'exfolie
Quand ils s'escroulent sur ton dos.

Églé tes aureilles, enfin,
Exsudent l'Ambre et le Succin,
Ou ressemblent deux coquillages :
Les flots les ont abandonnéz,
Et, dans ces délicats naufrages
Des sablons sont encloisonnéz.

Ah ! je ry de Pygmalion,
Qui fist son adoration
D'une pierre nette et polie !
Non ! de Vénus le corps si beau
N'eust point excité ma folie,
Lui qui nasquit au sein de l'Eau.

Et vous, petits flacons d'odeurs !
Souffriray-je qu'un jus de fleurs
Par le nez à l'amour nous maine,
Quand, Fée au berceau de chascun,
La Nature nous fist l'estrenne
D'un inespuisable parfum ?

Eglé, Vaisseau noir et poreux
D'où filtrent basmes odoreux,
Que l'eau jamais ne te cognoisse;
Blanchis, et je suis desgrisé,
Comme un Biberon qui délaisse
Un vase de vin baptisé !

MADRIGAL EN RONDEAU

pour une jeune personne du bon ton qui disoit souvent « merde » en compagnie.

Merde n'est plus que confiture,
Merde plus rien n'a d'une ordure,
Merde est pesche ou mirobolant,
Merde nous est miel doux-coulant,
Merde devient nostre pasture ;

Merde nous sustente et sature,
Merde, en fin, faict notre capture,
Depuis que laschez en parlant :
« Merde! »

Merde à la Cour est nourriture,
Merde brille à la devanture,
Merde, à Paris, vient par chaland ;
Et j'oy le cryeur ambulant,
Qui clame, en poussant sa voiture :
« Merde!... »

SONNET POUR UN PETIT CONIN

Petit nid sous un petit toit,
D'une oyselle fine industrie;
Nid qui n'a rien d'un nid de pie,
Mais où la pie hiër estoit;

Petit annelet trop estroit
Dont je tente l'escroquerie;
Chef-d'œuvre de serrurerie
Qu'un vit en crochet n'ouvriroit;

Fissure où vrille une lambrusque,
Bosquet où le Plaisir s'embusque :
Tel est le conin d'Alison,

Luy qui régalle ma braguette
Du sphincter d'un jeune garçon
Sous la motte d'une fillette.

SONNET POUR UNE GRANDE FENDASSE

Grand rire de bedaine heureuse,
Grand glouton, de lourdois repeü,
Grand rictus de Soudan lippu,
D'un arbre, cicatrice affreuse?

Grand cabas d'une vieille gueuse.
Grande botte au cuir tout rompu,
Grande tignasse de crespu,
D'un puits, margelle ténébreuse?

— Non! mais plustost grand Casse-cou
D'où l'on sort tremblant du genou,
Plus secoué qu'une sonnette.....

Cela est si vray, qu'une nuict,
Un galand te prist pour réduit
Et faillit cheoir dans ta lunette.

SONNET A UNE SERVANTE ROUSSE

qui cherchoit une balance pour peser des espices

Tu vas de voisine en voisine
Une balance quémander :
L'une la faict raccommoder,
L'autre, à prester n'est point encline.

Durant celà, dans ta cuisine,
J'oy ton vieil Cassandre gronder :
Il t'accuse de bavarder,
Au lieu d'impugner sa lésine.

Comme j'ay grand' pitié de toy,
Je t'offre de peser chez moy
Le saffran qui te croist sur l'aisne...

Mon vit, ô charmante Suzon,
Fera la balance Romaine,
Et mes deux couilles, le pezon.

SAINCTE-FACE

Je n'ayme qu'un Martir, ô Jésus! c'est Orphée.
Arrière! Fils de l'Homme et Prescheur de goujats :
Que la Grâce jamais, par ton zesle eschauffée,
Ne pénestre ce cœur qui ne te connoist pas!

J'ay veu le triste Chef du Lin de Véronique
Fomenter des couvents les malsaines amours :
J'ay veu cent Capucins, bruslans d'un rut mystique,
Coller à ta pasleur des trongnes de balourds.

Amant de la chiourme et de l'ordre racaille,
Que ne s'est-il treuvé quelque saincte canaille
Pour t'esponger les reins d'un drap miraculeux :

L'on eust troué l'estoffe au mitan de Ta Fesse,
Et l'on eust veu tes gens, par gestes scandaleux,
Honnorer Jésus-Christ des rites de la Grèce!

SONNET

pour une belle Nonnain qui se disoit Espouse du Christ et repoussoit un Cavalier.

Toujours : Jésus par-cy ; toujours : Jésus par là,
Jésus veut la Vertu, la Pudeur il réclame ;
Sans combler, ce pendant, le désir qu'il affame,
Jésus deffend cecy, Jésus deffend cela.

Sambregoy ! Je vous plains si vous estes sa femme,
Car dans ceste Famille, aucun ne bricola :
Fust-ce pas un Pigeon que l'Esprit racola
Pour foutre en lieu de Luy dans le Trou Nostre-Dame ?

Il faut, ce Jésus-là, le faire un peu Cocu :
Quoy ! souffrir qu'un Tyran régisse vostre Cu ?
Qu'il le laisse béant, sans gloire et sans usage ?

Tenez, je le renie, ouy, je change de Foy,
J'honnore Cupidon, propice au culletage,
Et vivent les Faux-Dieux, qui bandent comme moy !

SONNET

pour une belle Personne de qui l'on disoit que le gros Derrière avoit le balancement agréable d'une Navire.

Iris, quand ton cu dodeline
Souz les Ombres de ces Jardins,
L'on ne sçait si ton pas chemine
Ou si tu vogues par chemins.

Ouy! ce Sable est onde marine
Qui meurt au pié de ces Jasmins :
Sur elle ton cu se dandine,
Et ces Pigeons sont des dauphins...

Non! ce cu-là n'est qu'un derrière;
Et, lorsque tu l'assieds par terre,
Lasse des amoureux trafics.

Les Morts, que ta chaleur oppresse,
Erigent vers sa belle Fesse
Les pasles vits des Agarics.

SONNET

pour un Tableau sans légende, représentant un jeune homme courant, en qui le Poëte creut recognoistre Hyacinthe

Où cours-tu, plein de souffle, et beau comme Hyacinte?
Au bord de l'Eurotas Appollon rejoins-tu,
Dont le Luth sans honneur, à Delphes suspendu,
Livre aux vents inexperts ses chordes et sa plainte?

Ouy! c'est Sparte, là-bas, Guerrière sans enceinte....
Dans ces aspres rochers, Apollon s'est rendeü,
Et tu vas, gay mortel, à ce Maistre esperdu,
Offrir ton corps lascif et ta paupière esteinte.

Arreste, fils d'Amicle! ah! demeure en ce lieu!
Tantost tu dois périr sous le palet du Dieu :
Arreste, o bel Enfant! ta course est la dernière!...

Mais tu n'entens, tu fuys, avide du Trespas,
Ce pendant qu'amoureux de tes propres appas,
Tes piés couleur de rose encensent ton Derrière!

LES VISIONS DE CORYDON

Sonnet

Alexis, j'ay resvé qu'auprès d'une fontaine
Je livrois au Soleil mes membres tout moüillés :
De mes bras, j'avois faict commodes oreillers,
M'estant à plat le ventre estendu dans l'aveine.

Je comptois qu'il faudroit encore une semaine,
Pour que la faulx sifflast sur les champs esmaillés ;
Et, semblable aux Lézards, par elle ensommeillés,
Je bénissois d'Esté la tiédissante haleine.

Puis, changeant de pensers mes esprits sans employ.
Je clignay vers Phœbus, qui brille comme toy.
Et vy ton Bracquemart au-dessus de ma teste.

Gazoüillant en follet un turelututu,
Il fondist de là-haut ainsi qu'une alouëtte
Pour se venir mirer dans le trou de mon cu.

STANCES D'UN BARDACHE AMBITIEUX A SON BOUGRE DE CU

Doux sire Cu ! combien vous me gastez !
Tousjours en deux pour moy vous vous fendez
Et l'Oraison sur vos lesvres palpite;
Vous me vallez des disners succulens,
Mais préférez-vous repaistre de glans
Comme Anthoine le Cénobite.

Le dévoûment si loin avez poussé
Que, certain soir, j'aurois esté rossé
Si, tout soubdain, n'eussiez tendeü la jouë ;
Pour achever de m'oster d'embarras,
A ce coquin vous parlastes tout bas :
Il méritoit qu'on le rabrouë !...

Vous me voulez, en outre, tant de bien,
Vous craignez tant que ne meure en païen
Que fréquentez un pieux Moliniste;
Tous deux priez un long tems à genoux,
Et j'oy : « Mon fils, ses peschez sont absous,
Eust-il un cœur de Sodomiste !... »

Tousjours modeste et plein d'humilité,
Vous aymez vivre avec austérité,
A tous regards mussé sous la cagoule;
Soins superfluz : le dernier des laquais
Va publiant, de caquets en caquets,
  Que vos grâces brillent en foule.

Et vous souffrez, sans peine, sans courroux,
Que je m'assoye et me couche sur vous;
Quelquefois mesme entonnéz un Cantique.
Et si jamais murmurer je vous oy
C'est qu'égrenéz pour ce folastre moy
    Vostre rosaire monastique.

O sire Cu! Dom Cu! Très-Benoist Cu!
Qu'en bonne odeur de Sainct aurez vescu
Et qu'un tel Cu eust bien racheté l'Homme!
Vous méritéz siège d'Official,
Et vous auriez pourpre de Cardinal
  Si jamais vous alliez à Rome.

Là, mieux qu'ailleurs, en cus l'on se cognet;
Parle-t-on Cu, l'on oste son bonnet
Et chez le Pape, en dévots, l'on se signe;
Dit-on la Messe, he! c'est Messe du Cu!
Tout Barisel Le porte sur l'escu,
  Bref, c'est Personne Très-Insigne.

Ha ! je vous voy desjà comblé d'honneurs !
Vous tenez Cour de mille adulateurs
Et vous tentez le pinceau d'un Artiste ;
Par vostre Nom sacre le bombardier...
Quoy ! vous voylà promeü Grand-Moustardier...
Quoy ! vous tranchez du Conclaviste !

Ciel ! Je voudrois me fleschir devant Vous !
Mais, le moyen de me mettre à genoux
Sans vous tourner ma face filiale ?
Vous rayonnez comme Rose des Vens,
Et vous baillez aux Empires fervens
La Bénédiction Papale !

PAROLES A MON VIT

Filleul sous ma tutelle

Monsieur, je vous voy soucieux
Comme quelque Religieux
Qui dans un cloistre se pourmaine;
Garderez-vous ces airs penchéz
D'un Prestre oyant catéchumène
Confesser de salles péchéz?

Par ma fy! l'on diroit plustost
Que vous ronflez comme un rustaud
Au pié d'une meule de paille!
Ha! si vous n'estiez mon ami,
Vous mériteriez qu'on tiraille
Vos deux aureilles d'endormi!

Sus! Hôla! Sus! fils de putain!
Lazzarone napolitain!
Bougre d'empalleur de Gomorrhe!
Blesme trongne de vérollé!
Toy qui tranches du matamore
Quand l'ennemy s'est envolé!

(*Aparté*)

Ce grand pendard s'esveilleroit?...
Ha! Dieux! Je laisse ma colère!
Mais qu'une ruse mensongère
Lui desguyse ce dernier traict :

Bonjour, Senor Caballero!
Comme vous vous esveilléz tost,
Et que vermeille est vostre mine!...
J'accusois un petit amy
Qui me grimpoit dessus l'eschine
De ne bandoüiller qu'à demy...

Là, tout doux!... dormistes vous bien?
N'auriez-vous point besoin de rien?
Voulez-vous qu'on vous frictionne?
Si vous estes en appétit,
Nous irons veoir une personne
Qui dresse à disner sur son lict.

Monsieur de Mon-Vit, mon Filleul,
Que je voudrois vous laisser seul
Vous gaver de ceste cuisine!
Mais il faut vous donner la main,
Car vous prenez pour la cantine
Le couloir de chez le voisin...

Soit dict sans vous mettre en courroux,
Vous n'y voyez pas devant vous,
Estant (révérence!) un peu borgne :
Les plats dont vous voulez manger,
Si faut-il doncques qu'on les lorgne
Pour vous esviter tout danger...

Io! Io! ostez vostre chapeau,
Et, guilleret comme un pipeau,
N'ayez pas l'air dans une trappe;
Quand vous flairerez le fumet,
N'allez point baver sur la nappe
En goinfre plustost qu'en gourmet...

Io! le beau lansquenet fougueux!
Le beau trompette glorieux!
Hôla! morbleu! faites espace!
Io! par la corne d'un cocu,
Il faut que jeunesse se passe
Dans le sacré bordel d'un cu!

La Grande Tentation

St Antoine

LA GRANDE TENTATION

Sainct-Anthoine

Avant que ne dormes, Corine,
Ma brebiette, ma géline,
Escoute un peu ton érudit,
Qui, dans le grimoire d'un moyne,
De la Tentation d'Anthoine
Te va lire le benoist dict.

Dans la pouilleuse Thébaïde,
Un petit Gobelin perfide
En roussette va volletant :
« Quoy! par Mahom! par Ahrimane!
Pas de couvent, pas de cabane,
Pas un foutacquin d'habitant ?

Si je ne treuve bonne chasse,
A mon retour l'on me fricasse.
L'on me poigne et fouette le cu,
Comme fille de macquerelle,
Qui s'en revient dans sa ruëlle
Sans rapporter aucun escu.

Herclé! que voy-je? un Hermitage,
Et, là-bas, un petit village
D'une vérolle et d'un cornard!
Laissons en paix ceste canaille :
Un désir plus haut me tenaille
De réduire un cœur de frocard.

Ouais! le bonhomme est en extase :
Je ne vas point, comme un viédaze,
Tenter un inutille effort...
Et zon, zon, zon, et ziste, ziste,
Petit père, dépeschons viste
De quérir honneste renfort! »

Il pique en une taupinée,
Et de la rive Achéronée
Treuve le souterrain boyau;
Seigneur, empeschez sa malice :
Le Sainct dort comme la Justice,
Comme yvrongne sur un cuveau!

« Ran, ran ran ran! » *Quid? ubi?* qu'est-ce?
Qui tappe et retappe la caisse?
Quelle armée entre en ce païs?
— Ce sont des diables en brigade,
Sur poislons battans la chamade
Avec la teste de leurs vits.

En chie-en-lit devant la trouppe
Les précède un phantasque grouppe
De Korrigans et de Follets,
De Gnosmes, noirs comme des blattes,
De Lutins, subtils acrobattes,
Et d'enfourcheuses de balets.

Mille routiers, mille bravaches,
Mille soudars, mille gavaches,
Vont suivans, en porte-mousquets;
Les Aigles de la Solitude
Vont prendre ceste multitude
Pour un exode de criquets.

Près de l'Oratoire on s'esgaille,
L'on caquette comme poulaille,
Assis en ronds comme magots;
Petit à peu, l'on se rapproche,
Le plus hardi branle une cloche.
Médée embraze des fagots.

L'un prend du Sainct la tabattière
Pour s'empétuner le derrière
En vilain tour de garnement :
Il faict, du coup, la capriole,
Et son cu devient espingolle
Qui tonne un salle esternûment.

L'autre, un Chesvre-Pied, se délecte
A souffler dans sa verge infecte,
Plus visqueuse qu'un escargot;
Ses coüilles s'enflent comme une outre,
Et de cest outillage à foutre
Il tire un air de larigot.

Cestuy met bésicles de corne,
Et, crane chauve comme borne,
Mime un chantre à l'Antiphonier :
Psaulmes il braille comme un aze.
Puis, à sa gorge qui s'embraze,
Verse arrouzoir de jardinier.

Cest autre, se grattant l'aisselle,
Et gloussant comme une pucelle
Que l'on chatoüille d'un festu,
Arque ses fesses de vygogne
Pour que le bec d'une cygogne
Luy picore dedans le cu.

Mais il lasche vesce si douce
Que la pauvre volaille en tousse,
Vire l'œil et clique du bec;
De l'ergot, elle se décrotte,
Elle se frotte et se tapotte
Comme si joüoit du rebec.

Sur des tresteaux de Bruscambille.
Un singe combat un soudrille,
Un cirurgien sonne du cor;
Harlequin jongle d'une lame
Devant des masques de Bergame
Et le Capitaine Almanzor.

Dessus les branches d'un vieux chesne.
Il s'en installe une centaine
En postures de cabinets;
De leurs fientes ils s'esclaboussent.
Et, jacassans, ils s'entre-poussent
Comme un vollier de sansonnets.

Puis paroist SATAN TRISMÉGISTE,
En vestement de Kabbaliste
Que retrousse un vit de mulet;
Il l'agite devers le chesne,
Où ce commandement déchaisne
Une musique de ballet.

L'un grattelle un gril de cuisine,
Comme guiterne ou mandoline,
L'autre, un fifre faict d'un soufflet;
Cestuy, tymbales faict d'un casque.
Un pot de chambre est tambour basque.
Une seringue, un flageolet.

Les violons sont des galoches,
Les archets, lardoyres et broches,
Caisse est le cu de Ravaillac ;
Une musette qui radotte
Est de Judas Iscariote
L'anticque et desgoustant bissac.

Plats à barbe sont les cymbales.
Des molaires de cannibales
Garnissent le chappeau Chinois ;
Et la viole de gambette
N'est que le tronc de l'esquelette
Du Larron qui mourust en croix.

(Oui-dà ! l'exquise Symphonie !
Un Emir de Mauritanie
En ses jardins n'en oyt autant,
Quand il va, baisant une Rose,
Et qu'un lut enchanté luy cause
Du Paradis Mahométan.)

Mais, soubdain, une bombe esclatte !
Lesché de flames d'escarlate,
Naist un corps de marbre animé ;
L'Enfer de *vivats* le saluë ;
Et Proserpine, toute nuë,
Danse le pas de Salomé.

Par le Styx, foutre, qu'Elle est belle !
Eve n'estoit qu'une donzelle,
Hélène, un souillon de bourdeau ;
Son œil est un feu d'artifice,
Et pour sa voix, le sage Ulysse
Se fust jetté de son bateau.

Sa chevelure crespeluë,
De plumes de cocquesigruë
Se somme, ainsi que d'un carquois ;
Souz ceste sombreur de corneille,
Un joyau lui pend à l'aureille,
En forme de croissant Turquois.

Ses tétins sont boules d'yvoire,
Et l'on feroit du Purgatoire
Pour n'en estre que le jongleur ;
Sa brune aiselle est cassolette,
Et, sauf un nez d'Anachorette,
Tout nez descharge à son odeur !

Sa hanche est si forte et si large,
Qu'elle pourroit servir de targe (1)
Au page d'un porte-pennon ;
Son secret, au bas d'un beau ventre,
Tant obombre le petit Centre
Que l'on diroit bourre à canon.

(1) Bouclier.

Mille Amours, noirs comme Infidelles,
En vols obscurs de sauterelles.
En essaims de chauve-souris,
Contre la Vénus du Cocyte,
Qui pour Mars veut un Cénobite,
Descochent trente mille vits.

Or, en dansant elle s'approche,
Elle gambille, elle ricoche.
Elle volle comme un festu ;
Dans ses éstranges pirouëttes,
Elle branle des castagnettes
Faites des coüilles d'un Pendu.

Toute l'Arabie et la Perse,
Toute l'Asie elle disperse
Aux vents de l'anticque Désert ;
Et l'on croiroit que de ses pores
Comme baumes tu t'évapores,
Rythme de l'Infernal Concert !

Anthoine dort comme une vache,
Un morveau dedans la moustache,
Un hanneton dessus le né ;
Rien n'entendist du tintamarre,
Et la chacone (1) du Tartare
N'esmeut cest encapuchonné.

(1) Chaconne. Sorte de Symphonie dansante qu'on écrivait ordinairement à trois temps.

Il resve que, devant la Vierge,
Son phalle brusle comme un cierge
Dans le vermeil d'un chandelier ;
Ce bedeau de Joseph le mouche,
Et le viédaze tant le touche,
Hé mais ! que c'en est familier !

Lors, s'esveillant, il voyt menotte
Qui te le frotte et descalotte,
Tout mistement, à petit peu :
« Mercy ! faict-il, mercy, bonhomme,
De me le rendre après mon somme...
Mais vous en respandez, morbleu ! »

Et puis, le voylà qui se pasme :
« Joseph, vous estes un infasme !
Refaites-le deux ou trois coups...
(Ciel ! Je me meurs en ceste extase !)
Joseph, vous êtes un viédaze !
Cependant vos doigts me sont dous... »

Ha ! tout soubdain, on le culbutte !
Voicy que s'effondre sa hutte
Et qu'il oyt mille grognemens ;
Son nez renifle entre deux cuysses,
Il est conchié d'immondices ;
On l'inonde de lavemens !

Une voix de fumelle en couches
Ulule à fendre cœurs de souches
Sur le mode aigü d'un castrat;
Il se dégage, il peste, il gronde,
Et voyt le plus beau cu du monde
Chargé par son propre vérat.

Ce porc revenoit du village
Avec un coffin (1) de fromage
Qu'à ses crocs il portoit pendu :
Contre cest ost démonïacque
Et ceste Gaupe de Lampsaque.
Il prist parti pour la Vertu.

Son cornac les yeux escarquille,
Il se rend compte, il se désille :
C'est là tour de Maistre Astharoth !
Aveugle aux beautéz de la Belle,
D'un chapelet il la flagelle :
« *Vade,* foutre ! *vade retro !* »

En ire le Ténare esclatte,
Et ceste bande scélératte
Autour de luy faict grand hutin;
Sur le cochon, que l'on attache,
Leur Prince, grimaçant Bardache,
Exerce l'art de l'Arettin.

(1) Panier.

Pour revigorer Proserpine,
Un damné qui porte une p.....
En lieu de langue, la luy tend :
Elle s'en faict une canule.
Et son nombry, mouvante bulle,
A la mauresque va sautant.

Jadis citoyens de Gomorrhe,
Cinq cents, que le Vice dévore,
Font la chaisne, s'entreculans ;
Des badigoinces ils tortillent,
Comme magots qui se houspillent
Ou croquent des poux succulens.

Pour conjurer ceste vermine,
Anthoine bénit son urine
Et prend feuillard pour goupillon ;
Mais ils redoublent de malice,
Et de sa barbe de Suïsse
Ils font barbasse de souillon.

Tout à coup, la Foudre canonne,
Le Feu céleste les harponne ;
Jésus despesche un bon soudard :
Michel croise la hallebarde,
Et vous en fiert une nazarde
Dans le cu du premier pendard.

Puis le sol se fend et les happe,
Comme Bacchus faict d'une grappe!
La Paix se refiance au Soir,
Et, près d'un Ange qui l'esvente,
Rompeü de coups et d'espouvante,
Anthoine ronfle comme un loir.

Aux accords des Lyres divines,
Dessus l'Oratoire en ruïnes
Campanile va s'eslevant;
Ainsi les sons Amphioniques
Suscitèrent des murs de briques,
Sans architecte ni servant.

. . . .

Hôlà! sus! tu dors, ma Corine,
Mon angelet, ma Proserpine,
Mon dieutelet, mon diablotin?
Or ça! Je change d'auditoire
Et vay terminer ceste histoyre
A l'aureille de ton Connin.

SUR UN RUISSEAU

Sonnet

Heureux cent fois ce Rû où tangue une nacelle
Comme sur un beau ventre un corps de jeune Amant ;
Heureux cent fois est-il en son espanchement
Où d'oysons mariniers vogue un couple fidelle !

Heureux cent fois encor', quand la rouë estincelle,
D'un anticque moulin au long gémissement,
Et que, dans un bosquet, faict écho tendrement
Un coulon qui lamente auprès de son oyselle !

Et cent fois, derechef, heureux est ce Ruisseau,
Quand, à minuict, Phœbé scintille au fonds de l'eau
Comme Carpe d'argent sur le sable endormie !

Ains, mille et mille fois plus heureux n'est-il pas,
De pouvoir, d'un seul coup, baiser le Pié, le Bras,
La Cuisse, le Téton, le CONIN de ma mie?

LE MATIN

Corine, ces valets fauchans,
Le vieil Saturne les imite :
Hastons! le Matin nous invite
Et le faict dire par ses gens.

Oy le bouvreuil et la linotte,
Et le verdier et le pinson
Dans leurs trilles rouler ton nom ;
Oy ce bicquet qui le chevrotte !

Oy la trompe, au loin, du chasseur,
L'hermitte tirer sa campane,
Le musnier chanter sur son asne,
Et l'appel sur l'eau du passeur !

Voy ce moulin qui nous faict signe
En se haussant sur le costeau,
Et la girouette d'un Chasteau
Qui je ne sçay quoy nous désigne !

Ce char dépasse nostre toist;
De feurre il roulle une montagne :
Impatiente, la campagne
Décide de venir à toy!

Sus! debout! sus! que l'on se veste!
Diane, jà, ceint le carquois :
Vien l'espier dedans ces boys
Fougueusement courre (1) la beste.

Penchée au fluyde Crystal,
La Naïade ses cheveux peigne,
Et le petit pié qu'elle baigne
Fust façonné dans le coral.

L'Hamadryade yssant du chesne,
De l'hierre escarte les rideaux;
Entour, ballent des Satyreaux,
Aux sons d'un flageolet d'aveine.

La Fable foule le gazon,
Narcisse brusle pour Narcisse,
Et c'est tapis de haute-lisse,
Et c'est poesme de Nason!

Les pigeons gonfléz se becquettent.
Tousjours par deux comme tétins;

(1) Courir.

Et l'on diroit, dans les sapins,
Des seins aisléz qui s'entre-tettent.

Viste, ta laine et ton fuzeau,
Et ce coffin pour la cueillette;
Moy, j'emporte ceste serpette
Pour graver dessus un bouleau.

Sus, l'Heure un peu du Jour grignotte,
Comme sa noix un escureuil;
Le Temps agile est un chevreuil,
Et ma Corine une marmotte!

Le lict laisse faire au vallet;
Les Nymphes ont battu la mousse,
Et l'ont jettée en molle housse
Où reposer ton corps douillet.

Le Matin est aux Dieux Anticques,
Nuds et beaux comme des amans,
Et le Soir aux renoncemens,
Dans les ténèbres Catholicques.

LA NUICT

Déa ! les instans énivrans,
Qu'en fust douce la mort jumelle,
Quand, pasmés mamelle à mamelle,
Nous meslions nos esprits errans !

Ceste Nuict nous fist ce loysir,
Et son deüil de Cérémonie
Pend de la Vouste rembrunie
Pour ceux qui meurent de Plaisir.

Mais ce deüil comme ceste mort
N'ont du tout rien d'espouvantable.
Et l'Ombre n'est insupportable
Qu'à la pucelle qui se mord.

Pour mieux gouster ce que vas veoir.
Une mascarade ymagine,
Qui balle devant la Dauphyne
Le Convoy des Astres du Soir.

Voy le cortège fabuleux
De ceste pompe funéraire :
Sans bruict, le pas du *Sagittaire*
Va foulant les Cirrus moelleux.

Arcture escorte le *Chariot*,
Qu'il suyt, en pleureur taciturne;
Le *Verseau* transporte son urne,
Et l'*Hyas* (1) estouffe un sanglot.

Là, c'est l'Emyr *Aldébaran*,
Dont on ne veoit la face More,
Mais une aigrette de phosphore
Tremble au sommet de son turban;

Persée, amoureux Chevalier,
Andromèda et *Cassiope*,
Vénus, *Hercule*, et *le Canope*,
Orion, ceint du *baudrier*.

En fin, la faune d'almanac,
Les ymages d'Astrologie,
L'*Hydre*, de sang toute rougie,
Et la *Licorne* sans cornac.

(1) Singulier d'Hyades, qu'on emploie parfois pour désigner cette constellation. *Inserena Hyas*.

Si le restant soulois compter,
Avant que d'en treuver la somme
Ton Louvigné seroit vieil homme
Que tu ne voudrois mignotter!

Ne restons le néz dans les Cieux,
Nous deviendrions Catholicques,
Je veux dire mélancholicques,
Imbécilles et soucieux.

Voy ce ruisselet serpentant
Dont reluisent les mille escailles :
Il se coule emmy les brossailles
Pour attaquer ce bœuf brouttant.

Ces arbres-cy causent tout bas,
Ils méditent la mort du Chesne;
Mais la racine les enchaisne,
Et, de rage, ils battent des bras.

Comme peinture de trumeau,
En sa fluste un Berger (1) souspire,
Et, de son lunaticque Empire,
Diane entend ce chalumeau.

(1) Endymion.

A veoir ce grand oyseau de nuict,
L'on croiroit que c'est le Silence,
Qui revient de chez l'Indolence,
Chargé des plumes de son lict.

Le bief chantonne foiblement,
Pour assoupir la vieille rouë ;
Tout le jour avecq'elle il joue
A culebutter vistement.

De son nid contre le linteau,
Progné doucettement susurre,
Et sa légendaire torture
Sa Sœur (1) récitte dans l'ormeau.

Ne diroit-on pas à l'ouyr,
Isnelle forme palpitante,
D'une feuille des boys qui chante,
Premièrement que de flestrir?

O, escoutte, escoutte un petit
Ceste pathéticque Infortune!
Le toict s'esgoutte souz la Lune,
Pleurante et pasle à ce récit!

(1) Philomèle.

Zéphyr ce chant transmet aux Dieux ;
Le hibou d'ululer s'arreste,
Et le saule, inclinant sa teste,
Sanglotte en ses pendans cheveux.

De la Ville Rome exilé,
Au bord de la rive Ponticque,
Ovide, seul, donroit réplicque
A ce dolent Poesme aislé !

Lors que Philomelle aura teü
Ceste sublime Mélodie.
Tel qu'après une Tragédie,
Tout restera comme abattu.

Quoy ! tu pleures tout contre moy,
Vaze empli d'amour et de peine !
Qu'il boyve à ta double fontaine,
Le bel object de ton émoy !

Ha ! que ne vient-il en ce pleur
Tremper sa languette altérée :
Il oublîroit viste Térée
Qui lui causa ceste Douleur !

Corine, tu ne m'entens plus;
Phantase (1) un philtre te prodigue,
Et les liens de la fatigue
Enchevestrent ton corps perclus.

Dessus l'Oubly, Fleuve endormeur,
Le Sommeil nonchalant arrive :
Corine, allons à la dérive
Sur ceste barque sans rameur !

(1) Fils du Sommeil.

INSCRIPTION POUR L'URINAL EN FAIENCE DONT LE FONDS S'ORNE D'UN ŒIL

Avant que d'habiter le bord Elysïen,
Où gouste sa chère Ombre une paix méritée,
Madame vostre mère avoit souvent l'idée
De s'assurer du doigt qu'il ne vous manquoit rien.

Mercy-Dieu! pour veiller à vostre petit bien.
Sa prunelle subsiste, en l'esmail incrustée;
Et vous entendriez vostre mère irritée
Si vous tentiez jamais le jeu Vénérien.

Recognoissez, Cloris, cest œil à la morisque;
Et tremblez de courir l'espouvantable risque
De susciter un Spectre en laschant du pipi.

Escoutez vostre pot, sçachez rester pucelle!
Maintenant, près du chat mollement assoupi,
Là, tout doux, dormez bien, et soufflez la chandelle.

POUR LE BIDET EN FAIENCE DE ROUEN

N'oublie, ô Nymphe, à qui suis consacré,
D'orner souvent mes bords de mousse pubienne;
Et fay, surtout, qu'un bouquet empourpré
S'effeuille chaque mois en ma tendre fontaine!

POUR LE CLYSTÈRE

(*Sonnet*)

Ciel ! que je suis heureux au service du Cu !
Aussi, point de subject à son Roy plus fidelle :
Quand voyage Philis son coffre me recelle,
Je précède au lever l'Amant et le Cocu.

C'est que le petit Trou (soyez-en convaincu !),
A plus d'attraits, cent fois, qu'un conin de pucelle,
Qui semble auprès de luy quelque vaste escarcelle
Bien qu'il n'y tienne pas la moitié d'un escu.

Si tu veux conserver tes galands ou ton maistre
Et veux te les lier comme l'hierre au hestre,
Scache que par le Cu l'on s'attache le Cœur ;

Et toy, jeune garçon, fils à la belle Fesse,
Livre-la quelquefois à Monsieur le Recteur :
C'est ainsi que l'Enfance honnore la Vieillesse.

POUR LA BOISTE DU GODEMICHY

(*Sonnet*)

(C'est la boiste qui parle)

Allez, œil de Vautour et belliques moustaches,
Matamore aviné, fleurant l'escafignon,
Qui faictes belle jambe, un poing sur le roignon,
Qui traictez les tétins en fausseur de rondaches !

Allez, fin Prestolet, parfumé de pistaches (1),
Baylleur de petite-oye, et... petit compaignon ;
Vous, crane de Pédant, chauve comme un oignon ;
Vous, Rymeurs en lambeaux, tout gastéz par les taches !

Allez offrir ailleurs vos appas rebuttéz,
Vostre amour malhonneste et vos civilitéz :
De vos prétentions s'offusque ma Maistresse.

Je le sçay, car, soubvent, après vostre despart,
De moy, discrette Boiste, elle tire un *poignart*,
Et s'en fiert un grand coup, telle une autre Lucrèce !

(1) On mâchait des pistaches pour se parfumer la bouche. C'était aussi un léger aphrodisiaque.

POUR LA PORTE D'UNE ÉGLISE

Signe-toy, Libertin, qui visites ce lieu,
Et banny de ton cœur tout désir criminel :
L'abondance du Sexe en la Maison de Dieu
Ne t'autorise point à te croire au Bordel!

RONDEAU POUR UNE RICHE INTENDANTE QUI PAYOIT SES AMANS

Bien faict, j'aspire à l'honneur
De m'enroller sous vos Charmes,
Et de présenter les armes
A vostre amoureuse ardeur,

Vous direz, sous ma vigueur :
Que la *mort* dont on ne meurt
Bien faict !... »

J'intumesce comme un Teur
Qui, pour quester, devient Carme (1),
De la Mense d'un Prieur
Récompensez le vacarme,
Qui heurte au guichet d'un Cœur
Bien faict... »

(1) On remarquera que ces deux dernières rimes sont au singulier, et que l'ordonnance de la strophe n'est pas conforme aux règles du Rondeau.

PLACET

Si ma jeunesse vous servist,
Muses ! payez ses arrérages,
Afin qu'en ville il ne soit dit
Que vous laissez périr vos Pages.

Je n'ay guères que trente sous.
Voire (1) mes chausses ont des trous
Où mes fesses sont apparentes.

Ma livrée au moins réparez !
Mais vous estes Femmes Sçavantes.
Et l'esguille vous ne tirez.

(1) De plus.

SONNET

Où l'autheur, entrant dans la Vieillesse, dit à dieu à l'Age meur.

A dieu, visage de l'Automne,
Comme la Lune grave et doux ;
A dieu, beau chef aux cheveux roux,
Dont le vent pille la couronne !

Après toy, Flore, à dieu Pomone,
Ma Saison est celle des houx !
Phillis, j'ay l'age des grigoux :
A dieu, Phillis, à dieu, friponne !

Louvigné ne regrette rien,
Ny le plaisir Vénérien,
Ny la Gloire, ny la bouteille.

Et, demain, (au gré d'Atropos),
Il paroistroit devant Minos
Avecq le chapeau sur l'aureille.

EPITAPHE D'UN LIBERTIN

Sonnet

Passant, je fus pécheur et mon voysin preudhomme :
Nous voicy pourrissans, chascun en mesme lieu ;
Luy, comptoit panader (1) au Louvre de son Dieu :
Qui de nous aujourd'huy est meilleur gentilhomme ?

Vingt fois à Compostelle et trente fois à Rome,
Piés deschaux il alla, barbe rase et cheveu ;
Avec bouttons de Naple et croustes de galeu,
Je fus trois mille fois à Gomorrhe et Sodome.

Si je suis impuny, luy n'est point guerdonné ;
Et rouge, et vert, et bleu, (tel esmail cloisonné),
Comme de son vivant il est plein de vermine.

Fay donc ce que voudras, sans feincte ny remords,
Et, gardant de venir trop jeune chez les Morts,
Va, péche, va, jouïs ! C'est tout, Passant, chemine.

(1) Faire le paon, se pavaner.